

CLAUDE SUTTO, dir. — *Le sentiment de la mort au moyen âge...* Montréal, L'Aurore, 1979. 284 p.

À l'instar de la Société (française) des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public à son congrès de Strasbourg en 1975 (Actes publiés à Strasbourg en 1977, 149 p.), c'est aussi au thème de la mort que l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal avait choisi de consacrer son cinquième colloque annuel tenu en 1978. En avant-propos, C. Sutto, responsable du colloque, s'emploie justement à replacer ce choix dans le contexte d'une faveur récemment renouvelée pour l'étude de la mort comme problème historique, notamment sous l'angle de l'histoire des mentalités. Aux douze communications du colloque, on a ajouté deux contributions supplémentaires et une illustration rassemblée par les soins de B. Roy. Les travaux sont répartis en deux groupes inégaux, où l'étude des manifestations littéraires apparaît privilégiée par rapport à une méthode d'approche plus historique.

Les deux premiers travaux d'historiens se veulent explicitement des contributions méthodologiques. D'une part, l'exposé de M. Hébert (pp. 17-30), dont le sous-titre « Quelques remarques sur la démographie française du XV<sup>e</sup> siècle » révèle mieux la portée exacte, procède à une série de mises en garde pour le maniement des sources, grâce auxquelles le chercheur évitera de sous-estimer l'importance de facteurs socio-économiques autres que la mortalité pour expliquer les variations démographiques. D'autre part, R. Lavoie (pp. 31-55), qui tente d'élaborer une typologie et une régionalisation de la pratique judiciaire en France à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sur la base d'une comparaison entre le fonctionnement de la justice criminelle à Paris et en Provence, conclut sagement à l'impossibilité de proposer un tableau d'ensemble, à cause du caractère atypique du tribunal du Châtelet de Paris, qui était visiblement une juridiction d'exception. Après avoir surmonté son étonnement d'apprendre coup sur coup que « depuis une décennie, la mort est devenue objet d'histoire » et que « c'est au XV<sup>e</sup> siècle ... que la mort fait son entrée dans l'histoire » (p. 59), le lecteur trouvera ensuite, sous la plume de B. Saint-Pierre (pp. 57-96), une édition de la traduction française du dernier testament de Jeanne d'Entrecasteaux, rédigé à Brignoles en 1456, qui est précédée d'un commentaire relié de façon insistante aux travaux de P. Ariès. Étudiant elle aussi la Provence, C. Dolan (pp. 97-116) clôt cette partie historique par l'examen de l'évolution des rites d'accompagnement funéraire d'après ces documents à bonne représentativité sociale que sont 380 testaments mis en série ; le fait que son étude porte sur le milieu aixois de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ne constitue nullement un *excursus* déplacé dans un volume consacré au moyen âge, mais fait simplement ressurgir un problème de périodisation que les historiens de l'Europe « ancienne » ou « traditionnelle » ne pourront éluder indéfiniment.

B. Roy (pp. 119-37) ouvre ensuite la section consacrée à l'étude d'œuvres littéraires par une présentation de la *Dance aux aveugles* de Pierre Michault (vers 1465) ; utilisant à l'occasion des jeux de mots qu'on hésite à suivre (p. 134), il y voit non seulement une danse macabre, mais surtout une œuvre qui s'inscrit dans le cadre plus général de l'idéologie du mépris du monde et témoigne d'un changement de stratégie de l'Église pour s'imposer aux consciences individuelles. Pour sa part, M. R. Kully (pp. 139-67) nous entraîne dans la Bohême du début du XV<sup>e</sup> siècle avec une mise au point sur l'*Ackermann aus Böhmen*, procès imaginaire entre un laboureur et la mort. Puis nous passons en Angleterre avec A. Chené-Williams (pp. 169-82), qui nous présente une succincte analyse de contenu de quatre opuscules sur l'art de bien mourir imprimés par William Caxton vers 1490-1491 et de quelques autres fragments analogues. Deux essais reposent ensuite sur des dossiers soigneusement montés. Dans le premier, P. Boglioni (pp. 183-210) a examiné la scène de la mort dans une trentaine de biographies de saints confes-

seurs composées aux V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles ; on pourrait chipoter sur l'inclusion ou l'omission de tel ou tel document dans sa liste, mais non sur leur valeur d'enseignement pour une anthropologie de la mort grâce précisément à leur stéréotypisation et non malgré elle. Dans le second, E. Schulze-Busacker (pp. 229-48) a rassemblé quarante-quatre textes lyriques et deux textes épiques de la littérature occitane ; son étude formelle de la complainte des morts sous l'angle stylistique débouche sur une mise en relation du *planh* avec la conception courtoise de la poésie des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. L'exposé de G.-H. Allard (pp. 211-27) sur Dante et la mort est peut-être celui dont l'apport est le moins substantiel, desservi qu'il était par le fait que ce problème ne fait nulle part l'objet d'un traitement direct dans l'œuvre du célèbre poète italien. Enfin, les relations entre la musique médiévale et la mort sont explorées par D. Smoje (pp. 249-67), tant au point de vue pratique que théorique et, accessoirement, iconographique ; il en ressort des enseignements divergents entre la pratique et la théorie, qui ne laissent pas discerner aisément une évolution dans le temps.

Au total, le bas moyen âge s'est donc taillé la part du lion : une seule communication, celle de P. Boglioni, s'est aventurée plus haut que le XII<sup>e</sup> siècle. Cette distorsion découle sans doute à la fois des disponibilités documentaires, de la vigueur de certains courants historiographiques et des spécialisations effectives des médiévistes au Québec ; elle illustre en même temps la difficulté de s'arracher à une sorte de fascination quasi morbide pour les mortalités des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, contre laquelle M. Hébert a justement cherché à réagir.

Au terme de ce cinquième cycle de conférences, il apparaît que le colloque annuel de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal n'a pas entièrement levé l'ambiguïté qui pèse sur sa nature réelle : les communications doivent-elles sacrifier aux exigences de l'érudition ou d'abord aux besoins d'une large communication ? Le livre qui s'ensuit s'adresse-t-il au grand public ou plutôt aux professionnels ? Le directeur du volume rappelle en avant-propos que « ces colloques sont destinés à un public cultivé, mais de formation et d'horizons fort divers » (p. 13) ; dans les faits, seul M. R. Kully s'est expressément conformé à cette injonction, se proposant de servir de médiateur entre les civilisations germanique et française, sans chercher à faire ici progresser les connaissances. À l'opposé, la plupart des autres contributions tendent à s'élever à un niveau universitaire, avec un succès particulièrement net pour C. Dolan, P. Boglioni et E. Schulze-Busacker. Ce tiraillement entre les intentions et les réalisations se fait sentir jusque dans la présentation matérielle du volume. Quelle est la fonction de l'illustration ? Il semble qu'on a préféré l'agrément visuel à un réel complément scientifique ; en effet, des quarante images éparpillées tout au long du volume, seules quatre ou cinq (pp. 131, 156, 257, 259, 265) présentent un lien direct avec l'exposé qu'elles ornent, exception faite de l'appendice iconographique ajouté par B. Roy (pp. 269-79). Quant à la pratique éditoriale qui consiste à loger les notes dans les marges au lieu du bas de la page, elle n'a de sens que pour des écrits à l'annotation brève et clairsemée, ce qui est loin d'être toujours le cas ici ; cette disposition matérielle peut conduire à un embouteillage visuel dont l'exemple le plus désastreux est fourni par l'article de G.-H. Allard, au mépris des règles les plus élémentaires de la lisibilité. Seul P. Boglioni a échappé à ce carcan des plus incommodes en reportant la bibliographie de son étude à la toute fin du texte, selon un usage qui commence à se répandre chez les historiens.

L'affirmation en page 4 de la couverture, qui présente ce volume comme « un bilan du problème » dressé grâce à « une approche pluridisciplinaire », semble quelque peu ambitieuse. Nous avons plutôt affaire à un assemblage d'études indépendantes, sans effet d'interaction, sauf pour l'article de B. Saint-Pierre, ajouté *post factum* ; l'ensemble de ces travaux ne constitue ni une couverture métho-

dique du thème ni l'aboutissement d'un forum réunissant des spécialistes de disciplines variées. Il n'est pas certain que la publication des discussions nouées avec les auditeurs — à laquelle on a dû renoncer — aurait changé grand-chose à cette situation. Le lecteur s'attend peut-être à ce qu'un censeur historien entonne la litanie des regrets rituels à l'endroit de « littéraires » trop enclins à traiter la littérature comme un phénomène autonome, comme si elle pouvait se comprendre indépendamment du milieu culturel plus large dont elle fait partie. En vérité, cela n'est plus si simple. D'abord, littéraires autant qu'historiens ont généralement fait montre d'un souci fort opportun de dater avec précision les textes qu'ils mettent en œuvre ; plus encore, ils sont dans l'ensemble à l'affût de tout ce qui pourrait les mettre sur la piste d'une évolution dans le temps du thème ou du problème qui retient leur attention. Dans une étape ultérieure, nous pourrions souhaiter que se généralisent les efforts de réinsertion des œuvres littéraires dans leur contexte historique propre ; une discussion interdisciplinaire aurait d'ailleurs pu avantageusement prendre place sur ce terrain.

Mais ce n'est pas à dire qu'il faille bouder les résultats de cette tribune annuelle ; même si toutes les contributions réunies ici ne sont pas des monuments impérissables de la science, le colloque aura permis à des chercheurs de faire valoir leurs travaux et exercé un effet d'entraînement au total bénéfique pour les médiévistes au Québec. Peut-on faire mieux et réduire certaines disparités de niveau ? Les actes des colloques ultérieurs se chargeront de répondre.

Joseph-Claude POULIN,  
Université Laval.

\* \* \*

EMMANUEL LE ROY LADURIE. — *Carnival in Romans*, tr. by Mary Feeney. New York : George Braziller, 1979. Pp. xvi, 426.

The protagonist of E. Le Roy Ladurie's majestic doctoral thesis, *The Peasants of Languedoc*, was a great agricultural cycle. Stretching from the fourteenth to the eighteenth century, the cycle, like the glaciers that Le Roy Ladurie had studied in his *History of Climate*, was inexorable in its rhythm. It fixed the limits of change in what was, fundamentally, a closed agricultural world, out of which men could not break into modernity. Individual characters — landowners, peasants, artisans — although vividly depicted, were secondary. Then, in *Montaillou*, Le Roy Ladurie focused directly on individuals. This history of the inquisition in a Pyrenean village at the turn of the fourteenth century imaginatively recreated two commanding personalities, and cast them in surprisingly modern terms. The book's hero was an itinerant shepherd, loyal to friends, relatives and mistresses, a critical thinker unwilling to abandon a way of life. The shepherd's antithesis was a carnal priest, a bully who acted both as a resistant and a collaborator in his role as the leader — and patriarch — of a village faction.

Now, in the *Carnival in Romans*, Le Roy Ladurie swings across the arc of the French south to the province of Dauphiné, on the east bank of the Rhône. He untangles the complications of a late-sixteenth-century urban revolt that was a fiscal protest in the guise of a bloody festival. He demonstrates the ways in which folklore, sport, and politics were closely related then, and by inference always, in human affairs. The book relates the urban outbreak to parallel rural risings. It